

Jean Désy – Claudé Hamel – Robert Hamer

Carnets du
Kilimandjaro

Les heures
bleues

Carnets du Kilimandjaro


LES HEURES BLEUES


Case postale 219

Succursale De Lorimier

Montréal (Québec)

H2H 2N6

 450 671 . 7718

 450 671 . 7718

info@heuresbleues.com

<http://www.heuresbleues.com/>

Diffusion Dimedia (Canada)

www.dimedia.com/

Distribution du Nouveau-Monde (France)

www.librairieduquebec.fr/

Export Livre (ailleurs dans le monde)

www.exportlivre.com

ISBN 978-2-922265-46-0 (PAPIER)

ISBN 978-2-924063-35-4 (PDF)

ISBN 978-2-924063-34-7 (EPUB)

Dépôt légal - BAnQ, 2007

Tous droits de traduction, de reproduction
et d'adaptation réservés

© 2007 Les Heures bleues, Jean Désy,

Claudé V. Hamel et Robert Hamer

Éditions électroniques :

Jean Yves Collette, Anne-Marie Arel

info@vertigesediteur.com

Les Heures bleues reçoivent pour leur programme de publication l'aide du Conseil des Arts du Canada et de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC). Les Heures bleues bénéficient du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres du Gouvernement du Québec, géré par la SODEC.

Textes de Jean Désy
Photographies de Claudé Hamel et Robert Hamer

Carnets du
Kilimandjaro

Les heures
bleues

Avant-propos

Jambo!

Lorsque nous nous sommes retrouvés sur le continent africain en décembre 2005, mon ami Robert Hamer et moi-même, il y avait déjà plusieurs mois que nous rêvions de ce voyage et en parlions dans notre entourage mais nous étions loin de penser qu'un livre allait naître de cette excursion au Kilimandjaro.

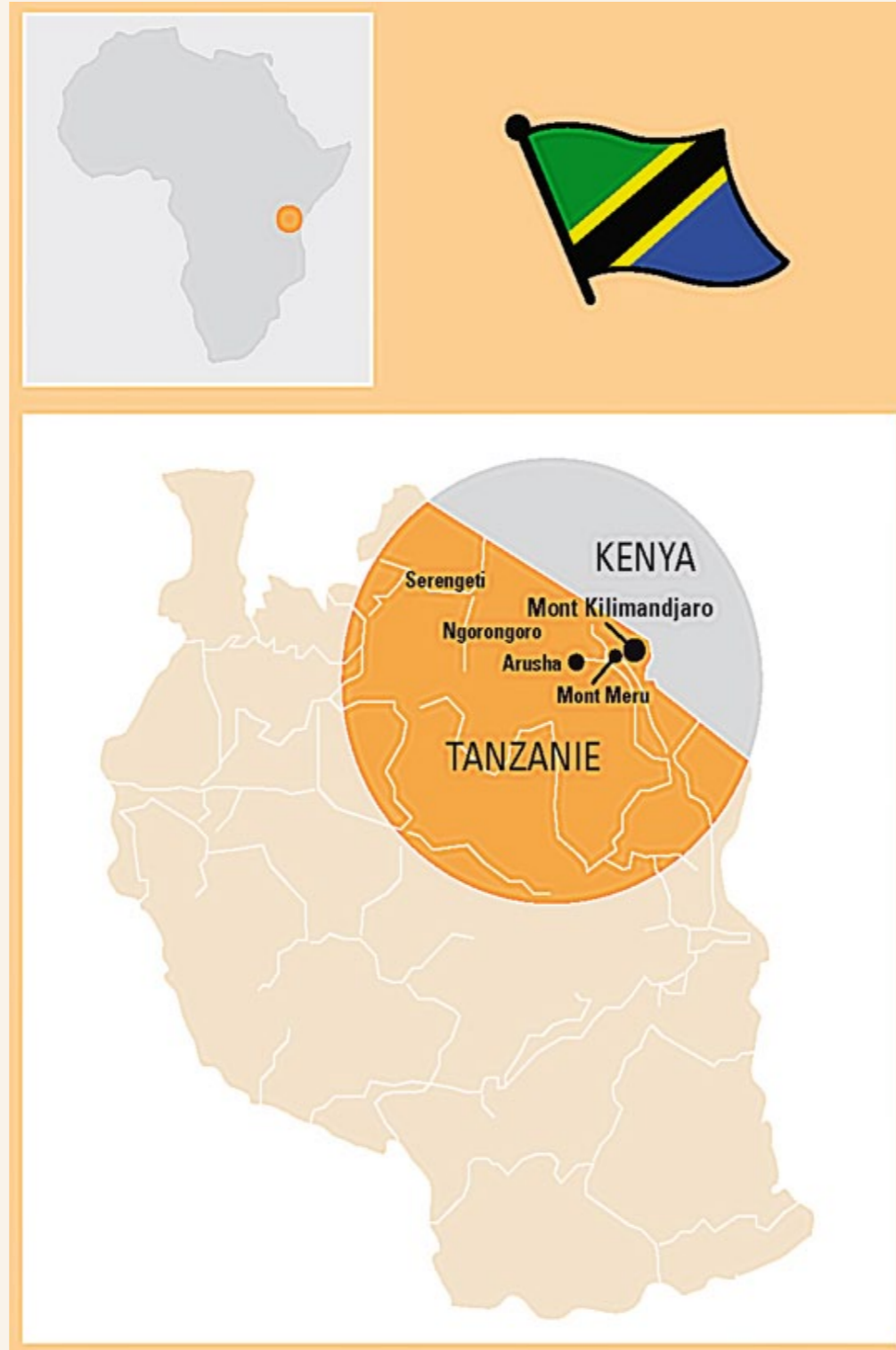
Il aura fallu la rencontre tout à fait fortuite de Jean Désy dont nous ignorions alors le talent d'écrivain. Bien sûr, il y avait déjà entre nous, comme on dit, des atomes crochus; nous partagions de toute évidence cette même passion pour l'aventure et l'exploration, la nature et la montagne, la flore et la faune.

Ces vingt-cinq jours passés en Tanzanie, nous les avons vécus intensément avec la complicité de nos guides et plus particulièrement de Chantal, de l'agence Karavaniers, qui s'est révélée pleine de ressources et d'une remarquable compétence. C'était sa cinquième ascension du Kilimandjaro, c'est tout dire!

Robert et moi avions l'intention de ramener des centaines de photos et de nombreuses séquences filmées. C'est donc à partir de ces documents que les Carnets du Kilimandjaro ont été élaborées et Jean en a écrit le texte à partir de ses propres notes en cours d'excursion et des photos que nous avons choisis.

CLAUDÉ HAMEL

CARNETS DU KILIMANDJARO



République unie de Tanzanie

Capitale : Dodoma.

Population : 38,1 millions (2007).

Densité : 43 habitants au km².

Superficie : 945 087 km².

Monnaie : Shilling tanzanien (TZS)

Langues officielles : anglais (*de facto*) et swahili (*de facto*).

Groupe « majoritaire » : swahili comme langue seconde (93,4 %).

Groupes minoritaires : *sukuma* (15,5 %), *gogo* (4,1 %), *haya* (3,7 %), *tumbuka* (3,1 %), *nyamwezi* (2,8 %), *makondé* (2,8 %), *hehe* (2,3 %), *nyakyusa-ngondé* (2,3 %), *chagga* (1,8 %), *nyaturu* (1,7 %), *masaï* (1,3 %), *nilamba* (1,3 %), *yao* (1,2 %), *makhuwameetto* (1,1 %), *swahili* (1 %), etc.

L'espérance de vie atteint 46 ans.

Système politique : république unitaire.

Le mont Meru. Oldonyo Orok en *swahili* (montagne noire). Le 5^e sommet d'Afrique, est aussi appelé Socialist Peak.

Le Kilimandjaro. Uhuru en *swahili*. Culmine à 5 895 mètres. Le plus haut sommet de l'Afrique.

Le parc national Serengeti. Ce mot signifie « plaine sans fin » en *masaï*; dérivé du mot *serenget*. Créé en 1951, second parc de Tanzanie par ses dimensions, mais de loin l'un des plus célèbres d'Afrique. Couvre 14 763 km², à des altitudes variant entre 920 et 1 850 mètres.

Ngorongoro. Nom d'origine *masaï*. Peut-être une onomatopée évoquant le bruit d'une cloche à vache, ou un bol dont la forme rappelle celle du cratère du Ngorongoro. Parc de

8 300 km², entre les hautes terres de Karatu, le Serengeti et la pointe nord du lac Eyasi. Comprend un cratère couvrant 260 km². Inscrit au patrimoine de l'humanité depuis 1978.

Parc national d'Arusha. Fait seulement 137 km², d'où l'on aperçoit le mont Meru de même que le Kilimandjaro. Habité par quelques 570 espèces d'oiseaux et par plusieurs troupes de girafes, de zèbres, de buffles et de phacochères.

Parc national du lac Manyara. Nom qui provient du mot *emanyara*, une plante locale (*Euphorbia tirucalli*) utilisée par les Massaï pour fabriquer leurs palissades. Le lac occupe les deux tiers de la superficie du parc. Habité par plusieurs groupes de babouins et de singes bleus.

NOUS PARTONS pour l'Afrique. Obscure Afrique. Mais pourquoi elle? Pourquoi pas l'Amérique centrale ou l'Inde, le nord de l'Inde et le Ladakh, ce Ladakh himalayien si proche des forces montagneuses qui nous font et nous dominent, depuis toujours! Pourquoi l'Afrique et particulièrement le Kilimandjaro, la haute altitude sous une latitude frôlant l'Équateur, là où repose peut-être le léopard gelé dont parla Hemingway? Avons-nous un tel besoin de minéral et d'herbes rares, d'arbustes chétifs, de fleurs inespérées qui osent pousser à 4 000 mètres en nous laissant l'impression que nous pouvons, là plus que n'importe où ailleurs, sentir palpiter l'essence de notre âme? Pourquoi l'Afrique? Probablement parce que ce continent reste mythique.

Nous allons marcher sur des crêtes où progressent de longues lignées de porteurs et de guides. Et, dans la mesure du possible, nous le ferons avec poésie. Sinon, à quoi bon? Sans cette poésie à laquelle nous croyons, nous nous sentirions peut-être trop coupables pour même oser faire un pas dans cette Afrique que tous les médias décrivent sans cesse comme le continent perdu, le continent souffrant, le continent chaotique. Est-ce si vrai, d'ailleurs, que l'avenir de l'Afrique est si bouché, que ce monde de centaines de millions d'individus se meurt? À la télé, dans les journaux, à la radio, il semble que tout ce qu'on peut voir, lire ou entendre, c'est que l'Afrique agonise. Dix-huit millions d'enfants orphelins du sida! À chaque minute, une victime de cette

horrible maladie! Ces statistiques chamboulent, mais pire, elles tuent l'envie d'entendre quoi que ce soit d'autre. Impossible de nier ces réalités. Mais à force d'être trituré par des formules et des données, on finit par perdre tout espoir. Comment vivre avec ces images de centaines de mouches voraces sur les visages des bambins chauves aux yeux tristes, couchés dans la poussière et la misère, que ce soit au Darfour ou en Somalie, du nord au sud, du Mali au Mozambique, de l'Éthiopie à la Sierra Leone? Comment garder espoir? En prenant contact avec l'Afrique festive, l'Afrique heureuse et digne. Peut-être...

Afrique! Pourquoi cette sempiternelle association entre joie et pauvreté?



Marcher sur des crêtes où progressent de longues lignées de porteurs et de guides.

Afrique ! Voudras-tu nous voler nos beaux sacs tout neufs dans lesquels nous avons mis toutes les choses achetées en Amérique pour la montée des monts Meru et Kilimandjaro ?

Afrique ! Voudras-tu nous arracher de force nos lampes frontales à trois ampoules qui émettent une si jolie lumière bleue capable d'éclairer à dix mètres chaque détail des sentiers montagneux ?

Il est temps que nous tentions de t'amadouer, Afrique ! Partir du bas pour monter plus haut, l'essentiel n'étant de réaliser aucun exploit, mais d'aimer, la montagne et le pays tout autour, pour ensuite, peut-être, servir, servir à quelque chose, aux autres comme à soi-même. Afrique de relents, de chaleurs et de sons.

Quand nous reviendrons de ce voyage, considérerons-nous que l'humanité a des raisons d'espérer, qu'un immense pan du monde avance avec espoir, dans une direction plus humaine qu'inhumaine, et cela malgré l'extrême dénuement de tant d'êtres. Paradoxalement, c'est chez les pauvres, parmi les nations autochtones du nord de l'Amérique comme en Amérique du Sud, que nous avons ressenti de la manière la plus aiguë que l'humanité a toutes les raisons d'être et d'espérer. Découvrons-nous au Kilimandjaro ce nouvel espoir qui nous échappe dans nos propres cités en apparence si prospères ?

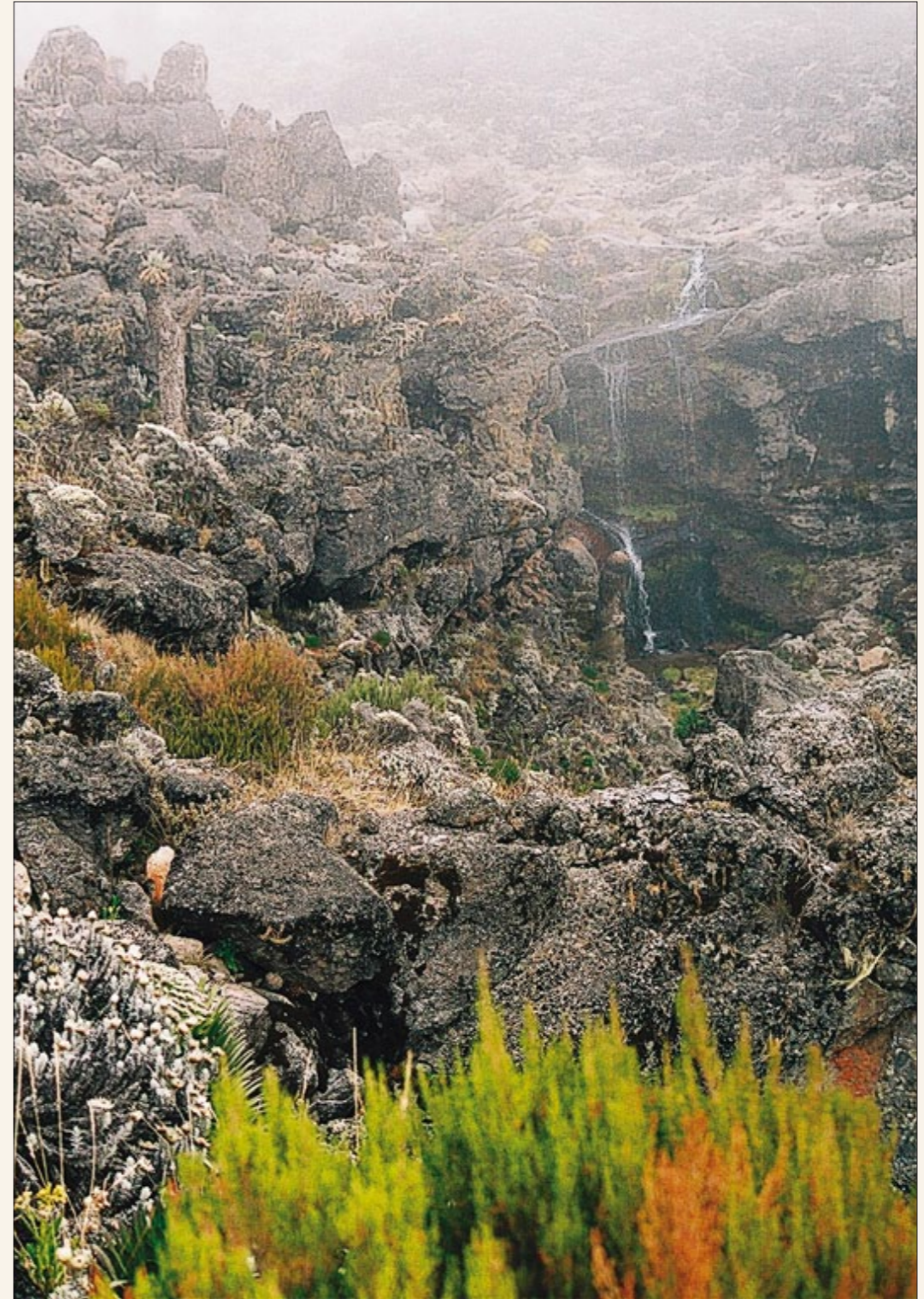
Espérons trouver ce que nous ne connaissons pas, ou ce dont nous n'avons qu'une idée très imprécise, bien qu'il faille avouer que, souvent,

on ne trouve rien d'autre que soi-même au bout de chaque pérégrination. Que l'éblouissement du ciel tel qu'il existe au Kilimandjaro nous saisisse, tout le bleu se trouvant libéré des forces telluriques !

Quelle rude entrée en matière pour tout voyageur que d'avoir son corps blackboulé pendant presque deux jours lors de mille et un déplacements, en auto, en taxi, en autobus, à pied et en avion, sans compter l'obligation de patienter pendant de longues heures au cœur de gigantesques salles d'attente, dans des gares et des aéro-gares, pour y subir des fouilles quasiment hystériques.

Soudain, nous prenons conscience qu'il fait -65°C alors que nous volons au-dessus de Khartoum,

*Le séneçon géant est une plante
qui peut vivre jusqu'à cent ans.*





Pierre tombale pour un tout petit.



au Soudan. Au ras du sol, il règne pourtant un réel 40°C ! Le haut ciel délivré de ses pesanteurs se révèle d'une extrême froideur. Nous y volons grâce à un avion créé par le génie humain, issu de milliers d'années de fantasmes partagés par des millions d'êtres qui rêvèrent un jour de se muer en oiseau migrateur, pour aller plus vite et plus loin, pour arriver à trouver le trésor recherché, malgré tous les risques. Voler...

Emprisonnés dans des sièges étroits, nous ne faisons qu'entrapercevoir quelques moutonnements à travers les hublots. Il faut de réelles capacités d'abstraction pour croire qu'on vole vraiment, surtout quand on se trouve coincé dans un siège d'avion de ligne moderne. Mais dans nos esprits, tout en bas, c'est l'Afrique des lacs Malawi, Tanganyika et

Victoria. Nos corps sont comme des pâtes molles. Nos muscles sont de la gelée. Mais partis du cinquantième parallèle en direction de l'Équateur, nous passons de l'hiver à l'été en une seule journée. Enthousiasmant !

En compagnie de deux guides, nous partons en randonnée dans la campagne entourant Arusha. Partout il y a des femmes, des enfants, des jeunes hommes aussi. Les vieillards se tiennent à l'ombre, près de huttes en chaume pareilles à celles que sont encore montrées au cinéma, comme si la modernité n'allait jamais gagner complètement l'Afrique. Des femmes charrient sur leur tête d'immenses fagots, contournant des monceaux de déchets disséminés à travers champs. Il y a un peu partout des détritrus, des bouteilles vides, des sacs de plastique en



Dans la campagne, autour d'Arusha.



Chasseur de la tribu Hadzabe.





Dans les collines surplombant Arusha.



abondance. Mais il y a aussi des animaux, dont plusieurs en liberté. Des petites chèvres sont conduites par des enfants tout sourire qui crient « Jambo ! » « Jambo ! » « Bonjour ! » « Bonjour ! ».

Dans une hutte rudimentaire, sans fenêtre aucune, nous découvrons un petit poêle, mais éteint. Aucun autre meuble, sauf quelques tabourets. Les deux femmes qui nous accueillent le font sans trop de gêne. Apparemment, elles ont été payées pour la visite... Poursuivons !

Nous aboutissons dans une vallée encaissée. Là, plus d'habitations. Aucun travailleur. Même plus d'enfants. Un parc ! Nous marchons en sandales dans l'eau étonnamment fraîche d'un ruisseau pour atteindre une chute qui doit faire trente



Intérieur d'une maison traditionnelle.



Maison traditionnelle au toit de chaume.

Femmes tanzaniennes.

mètres de haut. Au fond d'un cul-de-sac, nous rebroussons chemin. De rares volatiles fuient ici et là. Sur une pierre, entre deux filets d'eau, un petit oiseau blanc et noir branle la queue comme s'il s'agissait d'une maubèche ou d'un petit chevalier. Nous remontons de l'autre côté du ruisseau, vis-à-vis l'endroit où nous étions descendus, puis traversons une pinède. Au marché, une simple planche de pin faisant trois mètres par dix centimètres vaut 5000 schillings, soit environ cinq dollars américains, ce qui représente, en Tanzanie, le salaire de toute une semaine pour bien des gens. Sur un chemin de campagne bordée de maisonnettes, entouré de vastes champs cultivés ou en jachère, les enfants réapparaissent. Ils nous suivent en courant, sans quémander, observateurs.





De retour à la ville, devant un atelier de soudure en plein air, un ouvrier qui travaillait sans lunettes protectrices nous salue gaiement. Plusieurs chauffeurs de taxi s'arrêtent pour nous demander si nous voulons utiliser leurs services. Pour franchir la route menant à Nairobi, il faut être attentif.

À toute vitesse, les véhicules circulent à gauche, comme en Inde, en Angleterre ou en Nouvelle-Zélande. Les piétons vont par centaines de chaque côté de cette route, allèges ou chargés de caisses, tirant parfois de lourds chariots. Élégance des corps. Démarche très souvent gracieuse. Impression de belle harmonie malgré l'évidente pauvreté, partout.

Arusha, ville d'un million et demi d'habitants. Un coq chante. Dans



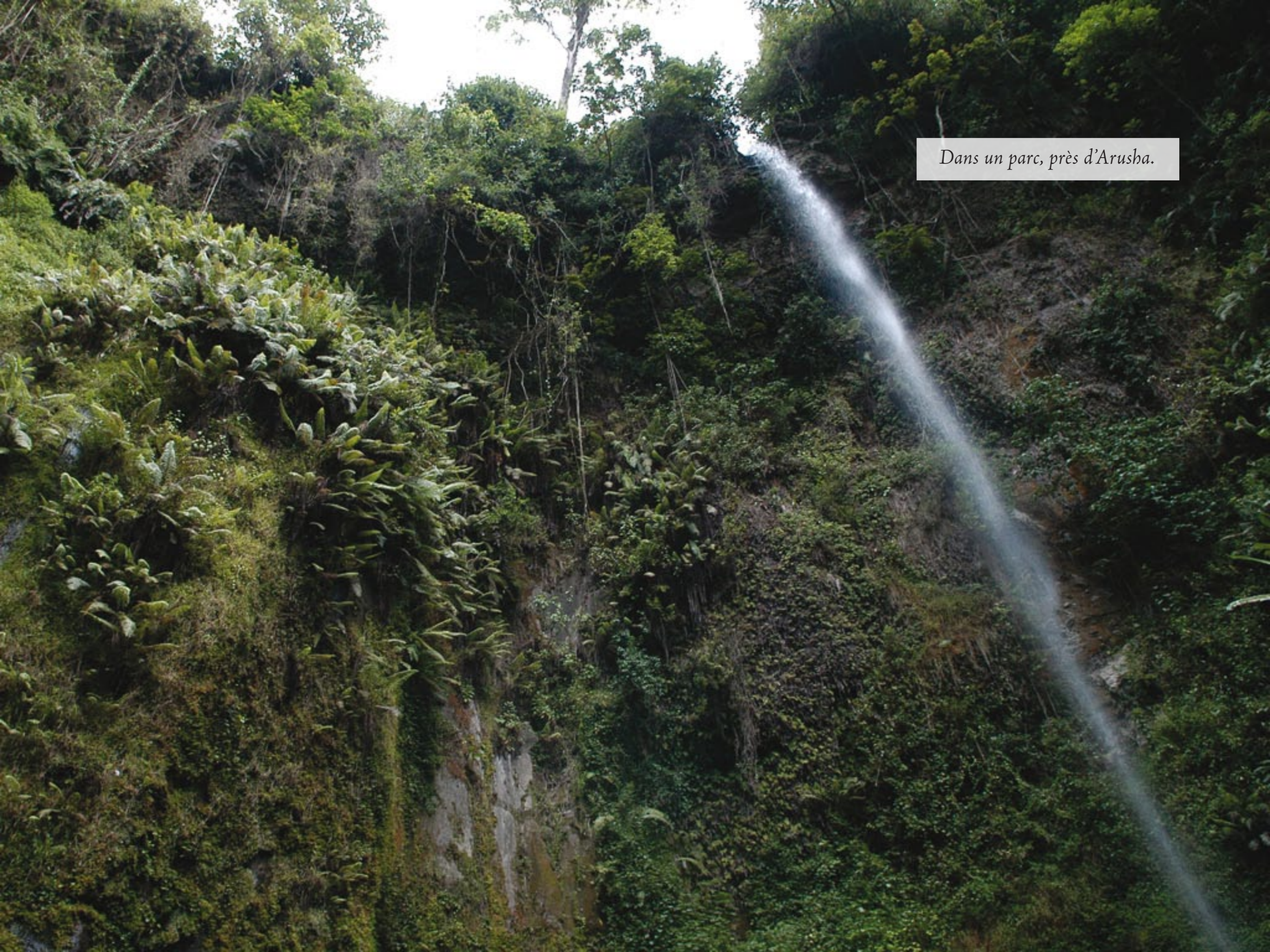
Aux environs d'Arusha.



Femme masai.

un jardin communautaire, tout près de l'hôtel où nous logeons, une femme et une petite fille cueillent des légumes. Il règne ici un bruit d'enfer, à cause de la grand-route qui passe devant l'hôtel. Autos, camionnettes et immenses camions sont pour la plupart équipés de moteurs au diesel qui laissent s'échapper une fumée dense et bleue à hauteur des yeux et de la gorge. L'aéroport de Kilimandjaro, hier soir, était plus bucolique. Peu de soldats, quelques fonctionnaires, des gens affables et une surprenante température de 24 degrés. Nuit d'Afrique douce, calme et tiède.

Dans un parc, près d'Arusha.





Le mont Meru.

PENDANT LE TRAJET de trois heures en camionnette, en direction du mont Meru, dans le parc d'Arusha, nous conversons avec Arnold, l'un des guides, d'origine chagga. Il parle plusieurs langues. Il y aurait plus de cent vingt dialectes en Tanzanie.

Nous montons dans un étroit sentier, sans nous presser, sans suer, lentement, entre les hagénias, remarquables avec leurs branches couvertes de longues mousses qui pendent. Au loin, soudain, un barrissement ! Nous voilà replongés dans notre enfance. Y a-t-il un seul gamin d'Amérique qui n'ait pas rêvé de glisser le long d'une trompe d'éléphant, de chevaucher un zèbre ou de caresser la tête d'une girafe ? Entre notre enfance imaginée à l'africaine et notre vie adulte passée

à l'américaine, nous explorons un coin d'Afrique aux nuits fraîches, entourés d'enfants noirs aux yeux blanc, jouant à mettre notre pied gauche au pôle Nord tandis que le droit se trouve au Sud. Écartèlement !

Les porteurs sourient, malgré leurs charges. Les sacs ou les boîtes placées sur leur tête sont remplis de patates et d'avocats. Pourquoi sommes-nous ici, nous, voyageurs, et eux, guides et porteurs ? Pourquoi toute cette vie qui doit se vivre, dans une apparente nécessité, quand il n'y a peut-être que la musique de Mozart ou de Bach qui soit essentielle, enveloppant les monts Meru et Kilimandjaro ? Hier soir, une fanfare de mariage emportait toute une foule entre Moshi et Arusha. Pourquoi tant d'humains partout, pauvres et moins pauvres, en Afrique comme en Amérique ?

Impossible de répondre adéquatement. Mais nous gardons foi en la valeur de l'Être, de tout être.

Un gros corbeau au ventre blanc vient nous trouver pendant une pause. Dans l'espoir de recevoir quelques miettes de gâteau ? Comme personne ne le nourrit, il commence à fouiller une bouse de buffle, à la recherche d'insectes. Tout autour, du jasmin embaume. Le guide du parc, Oswald, porte une grosse carabine en bandoulière. Il nous défendrait si un éléphant ou un buffle débouchait tout à coup dans le sentier. Une dizaine de fois par année, il lui arrive de devoir tirer en l'air. Mais jamais il n'a dû abattre un animal. Il l'affirme. Les buffles demeurent les bêtes les plus imprévisibles de la brousse. En bas, dans la savane, nous en avons croisé plusieurs,

CARNETS DU KILIMANDJARO



Arusha.

formant un petit troupeau placide. Au loin, derrière, broutaient une quarantaine de girafes. Ici et là, au gré de l'ascension, nous apercevons des bouses d'éléphant, pareilles à des mottes sèches qu'on aurait tirées de pots de fleurs géants.

À 2 500 mètres, nous aboutissons au premier refuge. Surprenant qu'il y ait si peu d'insectes, même à basse altitude. Dans les toilettes de l'hôtel, nous avons bien aperçu un anophèle, vecteur potentiel de la malaria, mais il avait l'air totalement égaré entre la cuvette et la douche.

À 18 heures, le soleil se couche. D'un coup, l'air devient frisquet.

AU MOMENT du départ pour l'ascension finale du Meru, autour de minuit, nous nous sentons plus ou moins solides sur nos jambes. Mais l'air est bon. Orion s'est couché sur le côté. La Grande Ourse est renversée.

À 3 800 mètres, sur un petit plateau, le vent se lève. Le Meru culmine à 4 560 mètres. Atteindrons-nous ce sommet? Nous aimons marcher. Nous aimons les montées. Nous aimons le froid silence des montagnes quand le vent lui-même reste silencieux. Ah, cette sensation d'aller plus haut, en direction des étoiles! Cet amour pour tout sommet aide à grimper. Nos corps chancellent pourtant devant l'obligatoire acclimatation à toute altitude.



Un porteur, sur la piste.

À l'aube, au-dessus d'un immense cratère, le paysage se bâtit de crêtes ravagées et nues aux couleurs ocres. Il faut nous reposer, nous recomposer. Il est vrai que nous avons atteint la barre des 4 000 mètres. Les respirations suivent la cadence des cœurs. Mais les jambes tiennent bon. Les guides ont ajusté leurs pas aux nôtres. *Gentlemen!* Nous échangeons à propos de nos vies respectives, de nos familles, de l'Afrique, des montagnes et de leur splendeur, évoquant la simple beauté des pierres, la présence pré-historique des cendres volcaniques. Le Meru comme le Kilimandjaro sont d'énormes volcans, assoupis, mais tout de même des volcans !

Agust, le chef-guide, dit que Julius Nyerere a été aimé par son peuple pour lui avoir donné l'indépendance.

Le Kilimandjaro, appelé Uhuru en swahili, veut dire « indépendance ». Le Meru, cinquième plus haute montagne d'Afrique, nommée Oldonyo Orok par les Masaï (montagne noire), est aussi appelée « pic socialiste » en l'honneur de l'idéologie supportée par Julius Nyerere, un ancien professeur. Les Tanzaniens aiment parler de l'*ujamaa* de leur ancien dirigeant, qui signifie « esprit de famille ». En montée comme en descente, ils chantent. La montagne nous réunit, seul et vrai prétexte à notre expédition actuelle. Autour de huit heures du matin, nous atteignons le sommet du Meru. *Tweelele! Tweelele!* crient les guides. « Bravo ! Bravo ! »

Pourquoi cette constante attraction pour les sommets ? Pour le Soleil, plus près ? Pour les étoiles dans

les yeux pendant les montées de nuit ? Parce que le corps qui a mal apprécie mieux la Beauté ? Parce que le corps doit être poussé hors de ses retranchements et dépasser certaines limites pour que l'âme exulte ?

Seul un inconditionnel amour pour la haute montagne donne sens à nos douleurs actuelles. Bien des intestins sont agités, à cause de certains microbes attrapés depuis l'arrivée, à cause de l'altitude aussi. Pourquoi tolérer pareils dérèglements ? Il serait tellement plus simple de rester chez soi à s'inventer des histoires ? Est-ce si essentiel de retrouver la camaraderie profonde qui règne en montagne ? Existe-t-il pendant un moment une réelle égalité, dans les os et dans le ventre, entre guides et clients, entre Tanzaniens et Nord-



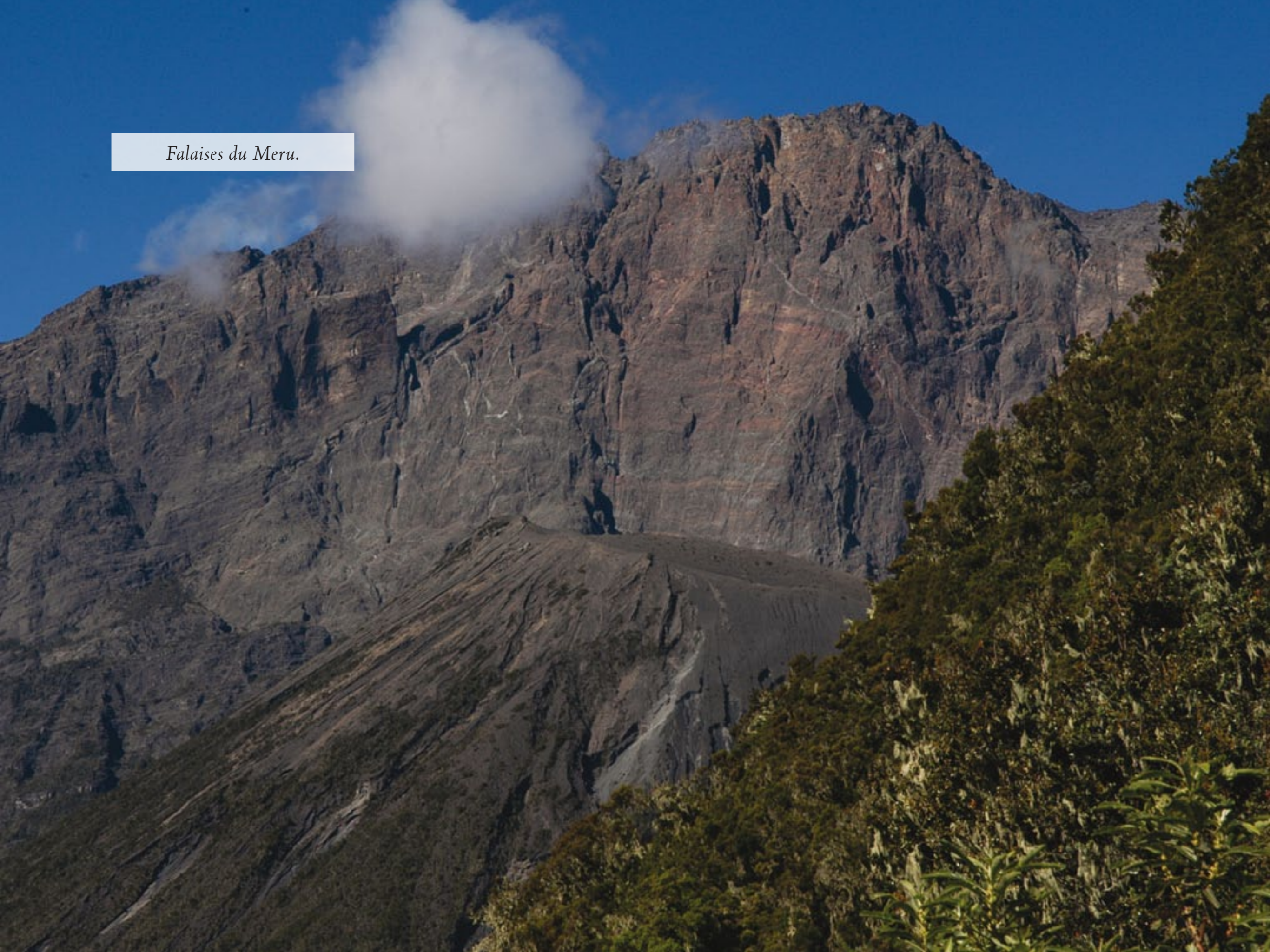
*Sur la piste menant au sommet du Meru,
un refuge à 3 500 mètres d'altitude*



Buffles dans la savane.



Falaises du Meru.



*À 2 500 mètres d'altitude,
le refuge du mont Meru.*

Américains? Certains payent pour gravir une montagne tandis que d'autres sont payés. Mais à 4 500 mètres, en bout de ligne, il n'y a que les coups de poumons essoufflés au moindre effort qui comptent, parce qu'à cette hauteur-là, l'oxygène (deux fois moins concentrée qu'au niveau de la mer) est livré à tous selon les modalités les plus socialistes qui soient.

Les montagnards, explorateurs, alpinistes et autres aventuriers du monde vivent peut-être leurs lancées vers les plus difficiles sommets parce que, eux aussi, d'une certaine manière, ils se doivent d'entrer en contact avec une essentielle pauvreté pour terminer leur ascension.

Pauvreté de l'humain dans tout blizzard potentiellement mortel, en



haute altitude, même si le parka ou le sac de couchage valent l'équivalent de plusieurs mois de travail pour un Ladakhi, un Tanzanien ou un Péruvien.

De retour au refuge, à 3 500 mètres, l'un d'entre nous raconte son rêve de la veille : « C'était en Afrique, le soir de Noël. Dans un large bâtiment, on disait la messe dans trois salles différentes. J'entre dans la première, celle qui me fait face. Il y a beaucoup de monde, des Africains surtout, assis et debout.

Une fois la messe terminée, la salle se vide. J'entends alors chanter dans la salle de droite, plus petite. Je m'y dirige. Il n'y a plus d'officiant, seulement des gens d'un certain âge, sauf une jeune femme qui m'envoie la main lorsqu'elle m'aperçoit. C'est



Sommet du Meru, sur la gauche.

ma sœur cadette. La ferveur est évidente. Un homme, tout près, dit que c'était comme ça, à Macao, dans le temps. Tout à coup, des images sont projetées sur un mur. On y voit un chasseur, en gros plan, un lion mort à ses côtés. Sur une autre image, des hommes et des femmes sont coiffés de chapeaux de style colonial. Je remarque alors qu'il n'y a aucun Noir dans la salle, rien que des Blancs. Du coup, ma sœur disparaît. Je me dis qu'elle devait être fâchée qu'il n'y ait aucun Africain dans la salle. Je sors. Deux jeunes hommes, un Noir et un Blanc, prétendent que tout cela n'a pas de sens. Pourtant, ils ne sont pas en colère. Placides, ils disent que ce type de rassemblement ne durera pas indéfiniment. Quand les vieux disparaîtront, ces manières de faire disparaîtront du même coup.



Cratère volcanique le long de la piste du Meru.

Page suivante : Au sommet du Meru, Claudé Hamel, Robert Hamer et Simon, un guide tanzanien.

CARNETS DU KILIMANDJARO

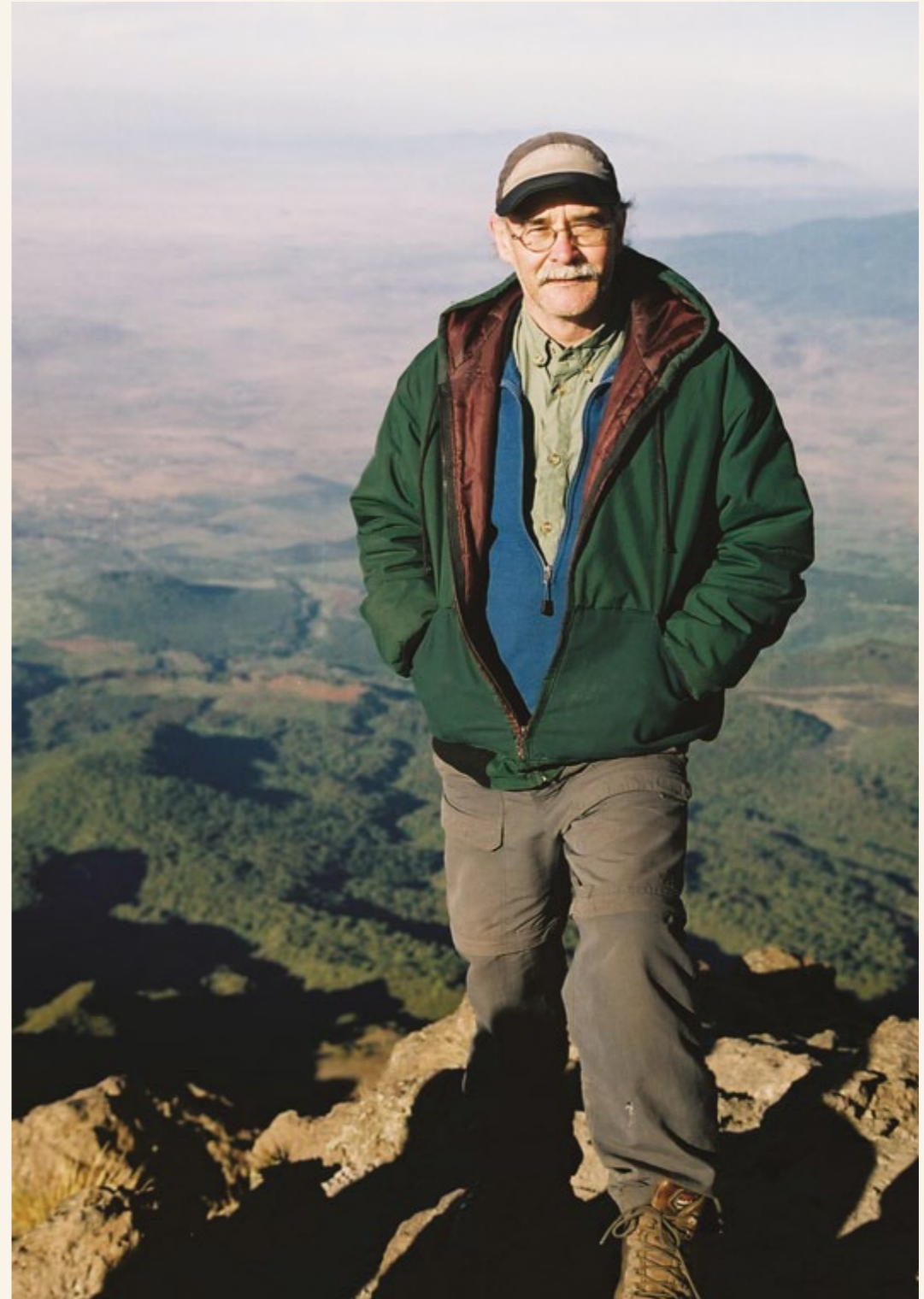


À l'intérieur, les hymnes se poursuivent, entonnés dans plusieurs langues, dont le latin.» Est-ce si gênant d'être servis comme des princes par les guides et les porteurs? Dans les refuges du mont Meru, nous sommes nourris, à satiété, de mets que les Africains ont préparés spécialement pour nous. Eux, ils

n'apprécient pas vraiment, préférant un autre genre de nourriture. Pas de spaghetti, mais plutôt du riz! Notre cuisinier, Straton, est d'une affabilité qui ne diffère en rien de celle des meilleurs serveurs des cafés de Montréal, Paris, Québec ou New-York. Hakuna Matata! Ainsi va la vie! La musique qu'écourent les guides et porteurs, au

refuge, provient d'une station radio qui émet à partir de Nairobi. La musique africaine donne envie de danser. Que de rythmes dans les langues parlées par les Tanzaniens! Tout à coup, on entend Céline Dion à la radio. Un gars dans la vingtaine connaît toutes les paroles de sa chanson, en anglais!

Au sommet du Meru, Chantal Beaudoin (guide chez Karavaniers) et Jean Désy. -->



Agust, le chef-guide (à gauche) et deux autres guides.





Porteurs et guides ayant fait partie de l'équipe du Meru.



Entre le bas et le haut

EN BAS il y a la chaleur

Mater materia

Sous nos pas entre nos bras

Plaines et rivières et fleurs écloses

Impatientes vivaces et orangées

Allées bordées de bougainvilliers

Tonnelles de fruits qui suintent

Papayes et mangues

Terrains vagues où jouent des enfants

Yeux blancs et joues noires

Dans les matins tranquilles

Au pied du Kilimandjaro

En haut il y a l'espace

Des nuages lenticulaires

Sous le choc des laves

Du pur et de l'air

Nous souhaitons y monter

D'un palier à l'autre

Monter plus haut

Toujours plus haut

Toucher du doigt puis du pied

Le plateau sommital du Kilimandjaro

En bas il y a la danse légère

Les papillons les lacs

Couverts de flamands roses

Si raffinés sur leurs pattes

Comme des baguettes

Divisant le passage des hippopotames

Il y a aussi des gamins

Rassemblés sous des toits de tôle

Ils nous regardent passer

Dans une fin d'après-midi à Moshi

Nous avons soif

Des femmes graciles vont et viennent

Portant sur leur tête des caisses

d'eau minérale

Ah ! toute cette aridité possible

Quelqu'un parle avec émotion

Des ébats du grand colobe

D'une mère antilope

De la violence soudaine des buffles

La vie déferle ici

Pendant la saison des pluies

Voici le dernier singe bleu

Un dik-dik caché par une feuille

Nous quittons le bas pour le haut

Fascinés par la neige tropicale

L'Équateur lui-même n'en revient pas

Tant de glace en pleine Afrique

Nos nuques se courbent sous les sacs

Nos sœurs halètent dans leur carapace
À deux mille mètres les hagénias
Tendent leurs bras couverts de mousses
Puis à quatre mille mètres
C'est presque l'asphyxie

En bas nous étions à la chaleur
Dans la magnificence des magnolias
Monterons-nous
 jusqu'à la frontière ultime
Quand il n'y aura plus qu'un choix
Redescendre vers les girafes efflanquées
Vers les hymnes et les mariages
Des samedis de fête sur un batik
Ah! l'essoufflement

L'espoir de la tête qui se tient droite
Nous sillonnons le ciel
Atteindrons-nous la cime de l'Uhuru
Trônant sur ses nuages
À presque six mille mètres
Dans le pur silence des pentes raides
Entre les roches volcaniques
Nous montons le corps dilaté
À la limite de la conscience
Chaque coup de tempe prenant son
 sens
Petits géants nous goûtons au vent
Immensément glacés
D'une glace qui ne fond jamais

En haut comme en bas
Rêver dormir peut-être
Dans la fraîcheur des nids de jasmin
Imaginer d'autres montagnes
D'autres pentes couvertes de knipholias
Nous conquistadors de l'amitié
Dans une Afrique de chants nouveaux
Entre le bas et le haut
Sur les pentes du Kilimandjaro







Mère phacochère et son petit.



REVENUS DANS LA PLAINE, nous nous arrêtons au Meru Lodge, petite auberge située à la frontière du parc. De là, nous repartons en safari pour un avant-midi.

Trois hippopotames nagent dans un petit lac. Pensons-nous aux plus grosses bêtes d'eau de la forêt boréale, aux truites grises, mais aussi aux plus terribles bêtes du Nord : les mouches noires ? Les hippopotames seraient les animaux les plus dangereux en Afrique. On nous raconte cette anecdote, survenue au Kenya, alors qu'il tombait une pluie diluvienne : la conductrice d'une Land Rover s'était embourbée en traversant une rivière en crue. Un hippopotame l'a chargée. Affolée, la conductrice a tenté de faire marche arrière, mais un autre hippo, furieux, lui est rentrée dedans. Finalement,

elle a pu s'en sortir, *in extremis*, sa camionnette passablement abîmée.

Nous croisons en plusieurs endroits de longues colonnes de fourmis rouges. Ces fourmis peuvent abattre en une seule nuit une porte d'ébène, monter manger les orteils des dormeurs dans leur lit. Des singes bleus à longue queue transportant leur petit sur leur dos se laissent fouiller la tête et les épaules dans une intense recherche de parasites. Quel animal avons-nous déjà aperçu dans la taïga québécoise en train de faire la même chose ? Des girafes femelles, remarquables par l'absence de grosse bosse sur le devant du crâne, mâchouillent des feuilles d'acacia grâce à une langue de quarante centimètres qui leur permet de passer entre les longues épines blanches. Le grand héron

bleu des Laurentides, lui non plus, ne semble pas avoir la langue dans sa poche ! La girafe est incapable de rester à l'horizontale pendant plus de cinq minutes, sinon, son cerveau manquerait d'oxygène. Des zèbres galopent en compagnie de phacochères et de marcassins aux airs de petits sangliers. Cela ne ressemble-t-il pas aux hardes de caribous navigant dans la toundra qui poussent devant eux leurs petits, abandonnant parfois les animaux malades aux loups qui traînent derrière ? Un papillon vert lime volette entre deux bosquets de bougainvilliers. Le monarque du Moyen Nord n'est-il pas toujours un peu frissonnant lorsqu'il louvoie entre les trembles ? Pourquoi se rendre chaque année jusqu'au Mexique pour hiverner malgré tant

Une termitière.

de risques et périls ? Un dik-dik de Kirk, aussi léger qu'un fox-terrier, ouvre un œil magnifique, rond et noir. On raconte que chez les dik-diks, le mâle va chaque fois recouvrir la petite bouse que la femelle vient d'évacuer afin d'empêcher que tout autre mâle vienne lui conter fleurette. Les lois sexuelles semblent implacables sur le territoire des dik-diks, à peine plus grand qu'un court de tennis. Des ibis sacrés au long bec recourbé semblent méditer au bord d'un étang. Pendant la saison des pluies, des tonnes et des tonnes de flamants roses les accompagnent. Entre Montmagny et l'île d'Orléans, au Québec, deux fois par année et pendant plusieurs semaines, les oies blanches pullulent, posés sur l'estran comme une neige nouvelle. Une antilope aux cornes bleues, royale et





africaine, nous regarde droit dans les yeux. Un aigle mangeur de serpents attrape au vol un petit oiseau qui a l'air d'un tyran. Une femelle colobe, ce grand singe aux longs poils noirs et blancs, nous étudie du milieu de son arbre. Nous tentons d'en savoir plus long sur son comportement, nous qui sommes restés assis dans la camionnette. Songeons-nous aux bélugas du Saint-Laurent et du Grand Nord, au large de Tadoussac ou dans le détroit d'Hudson, entre Salluit et Ivujivik? Ces baleines nordiques folâtraient entre de gros glaçons posés mollement sur les eaux. Une espèce de perdrix aux airs de gélinotte huppée s'envole à toute allure en apercevant notre véhicule de safari. La perdrix blanche des Torngat est succulente quand on la déguste avec du thé, le soir, et que

les guides inuits se racontent des histoires drôles. Aurons-nous la chance d'apercevoir un éléphant? Il est vrai qu'on ne peut pas tout voir! Mais le but ultime n'est-il pas de rêver sa vie?

Nouveau départ pour la montagne, cette fois le Kilimandjaro lui-même. Voilà le défi. Ayant atteint le sommet du Meru, nous nous disons que nous devrions atteindre celui du Kili... Depuis trente-six heures, nos corps ont pu se reposer. La montagne en impose par sa masse, par sa forme oblongue, par ses neiges éternelles.

Après cinq heures de grimpe, nous atteignons 2800 mètres. L'air est bon. Bientôt, nous quitterons la forêt dense. Quand nous levons la tête, le sommet de la montagne s'offre à nous, dénudé, tout blanc. Déjà, les



tentes ont été dressées. Deux guides, dans la tente-cuisine, s'affairent à préparer le repas. Nous mangeons dans une autre tente, assez vaste pour recevoir huit personnes assises confortablement. Des chaises ont même été transportées, juste pour nous ! C'est trop ! Il y a même une tente-chiotte. Mais quelle bonne humeur chez les porteurs ! Il n'y a que lorsque les camions se sont embourbés, en fin de piste, à 1500 mètres d'altitude, alors que des dizaines de Tanzaniens venus des camps de bûcherons environnants poussaient et tiraient, que nous nous sommes sentis inutiles. On nous pressait de nous asseoir. Moment de vrai malaise. Des petits garçons nous observaient, tout sales. Plusieurs portaient des loques comme cela arrive souvent dans les campagnes

des pays pauvres. Des bambins tenaient des bouquets de fleurs dans leurs mains. Ramassés pour leurs parents ? Pour eux-mêmes ? Ou pour leur simple joie ? Nous aurions aimé les prendre en photo, mais les gens, ici, ne se laissent pas photographier facilement, à moins d'être payés. Un certain tourisme tout planifié a fini par brouiller bien des cartes. Les gamins nous observaient avec intensité. Avaient-ils même mangé ? Tout est loin d'être idyllique. Un matin, un gardien de parc a tenté d'obtenir un *bakchich* parce que nous paraissions munis d'une caméra d'allure trop professionnelle. Le chef des guides a dû monter le ton et parler en notre faveur. Tout s'est réglé devant la menace d'une plainte formelle qui allait être déposée auprès des autorités du parc. Le



Singe bleu (cercopithecus mitis).

gardien est redevenu plus avenant, acceptant finalement ce permis qui nous avait déjà été accordé plus bas, officiellement.

Entre les palabres, racontages et autres placotages en swahili, nous voilà à 3 900 mètres, heureux. Mais à partir d'ici, la concentration en oxygène dans l'air ambiant diminuera considérablement. Tous, Africains et Nord-Américains, nous restons soudés à la montagne, satisfaits de notre sort. Nos têtes tournent pourtant lors des mouvements trop rapides. Les tempes battent au rythme des migraines, petites ou grandes. Mais ils peuvent bien souffrir, ces corps ! Parfois, un petit vent paraît vouloir repousser les brouillards qui nous empêchent d'apercevoir la cime du Kilimandjaro.

Au lieu nommé « Lava Tower », en après-midi, nous touchons les 4 600 mètres. À nos côtés se dresse un prodigieux monticule de lave, tour crénelée aux airs de vieux château à moitié écroulé. Nous dormirons là. Nous respirons encore relativement bien. Certains, cependant, ont les intestins qui font les fous. Les nuits sont plus agitées.

Tout à coup, il grêle, puis le soleil se pointe. Dix minutes plus tard, le brouillard se répand partout. La température descend à deux degrés. Il grêle à nouveau. Vivre à 4 600 mètres, c'est comme vivre dans la toundra, en septembre. On part le matin par grand soleil ; soudain, le blizzard frappe ; sans boussole, on pourrait s'égarer. Seul l'amour pour les forces brutes de la Nature, pour les neiges qui grondent avant de



Les neiges du Kilimandjaro, vues du Meru.

chuter en avalanche comme pour les vents violents les plus libérateurs, permet d'accepter la souffrance. Vivre un éclat bleu pur au-dessus d'une paroi ocre pendant trente secondes de silence solennel, sur une crête, au lever du Soleil, découvrir un plant de saxifrages poussant entre deux boulets volcaniques, voilà l'extase !

Dans des brumes épaisses, nous repartons. Trois cents mètres à franchir. Les porteurs chantent. Pourquoi trois cents mètres et pas plus ? Pourquoi ne pas nous approcher plus vite du sommet ? Parce que le corps a ses raisons. Parce qu'une acclimatation adéquate, à partir de maintenant, devient primordiale. Nous montons, malgré l'essoufflement, jusqu'à la pause finale : 4 900 mètres. Entre les

franges du brouillard qui se dissipe peu à peu, apparaissent des pics, des falaises, des cascades de pierres rectangulaires. Demain, très tôt, nous suivrons à nouveau ce sentier. Long moment à passer dans le froid, histoire de sentir que chaque cellule du corps apprend à soutirer plus efficacement tout ce qui subsiste d'oxygène. Nous jouons aux cartes.

Dès l'aube, difficile montée jusqu'à 5 700 mètres. Pas d'escalade véritable. Pas besoin d'être encordé pour grimper de bloc pierreux en bloc pierreux. Mais aucun retour en arrière possible, pas par cette voie du moins. Atteindre le faite du Kilimandjaro demeure plus que jamais le but ultime ! Certains, moins bien acclimatés, pourraient maintenant être malades. Le Meru, au loin, se fait petit.

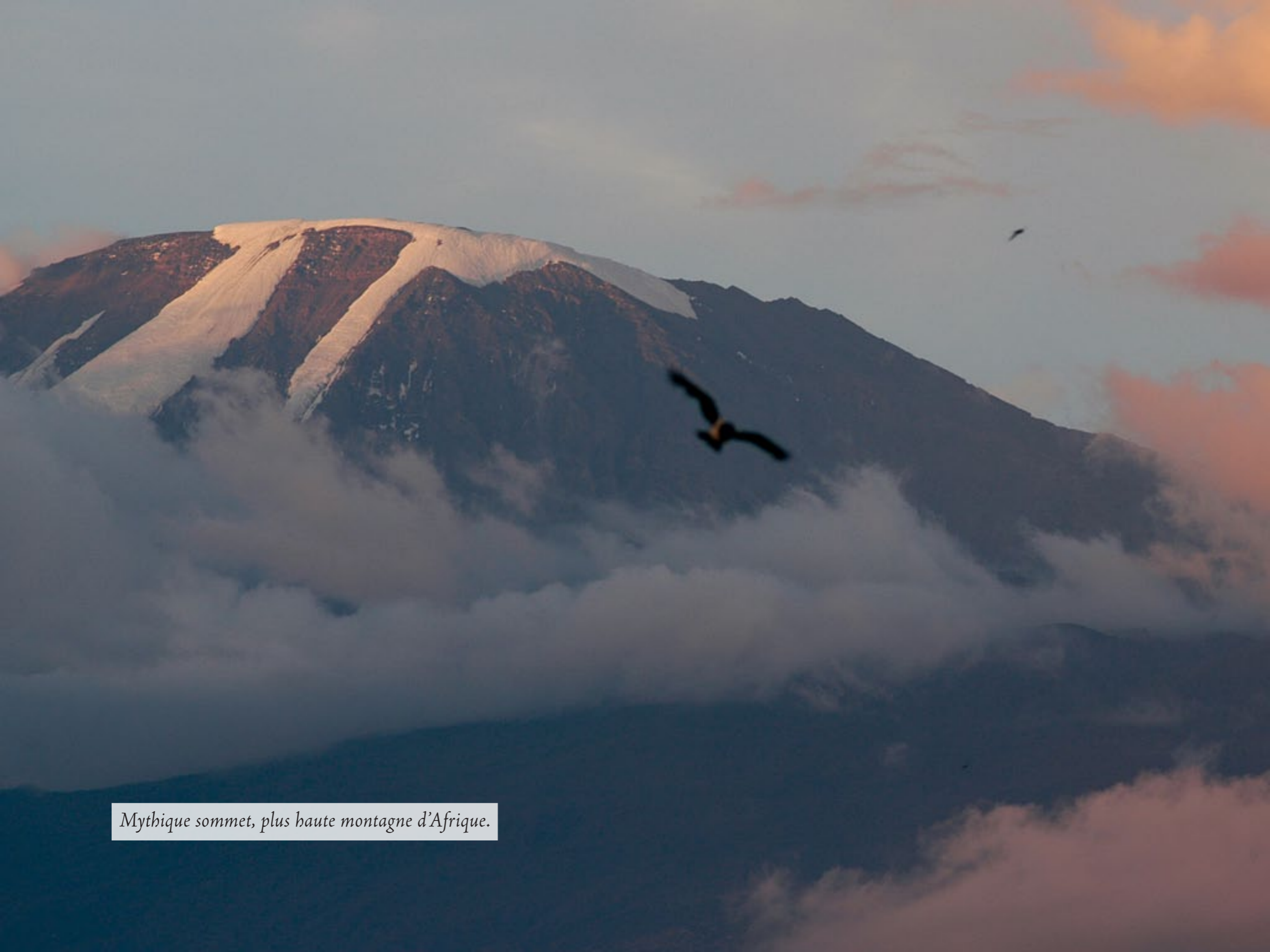


Toujours le Kilimandjaro, vu du Meru.

Les tentes sont montées aux abords du glacier. Moment d'intense magie dans un amalgame fait d'histoire africaine, de contes et de romans, de blancheur fraîche et de tropiques. On embrasserait ces neiges si on était un tant soit peu poète fou ! Neiges tassées, étincelantes, entre le brunâtre des sables et l'intense bleu du ciel. Il fait 22 °C. Le moindre mouvement, utile ou inutile, demande un effort. La nourriture ne goûte pas grand-chose. Manger reste une obligation. Certains y pensent par deux fois avant de se lever pour se rendre à la tente-chiotte qui n'a pourtant pas été installée très loin du campement. Après le crépuscule, la température tombe à -15 °C ! La vie ralentit. Chaque geste se fait lent, très lent. Seul lieu un peu confortable : le sac de

couchage. Un guide fait bouillir de l'eau afin de remplir des bouillottes servant à réchauffer les corps dans leur sac. Quant on sait la difficulté de simplement démarrer un brûleur à 5700 mètres à cause du manque d'oxygène. Quelle gentillesse ! Plusieurs porteurs demandent des médicaments contre le mal de tête.

La fierté de ces hommes d'Afrique dépend-elle en bonne partie de notre réussite à nous, visiteurs ? La plus grande dignité d'un Tanzanien à 5700 mètres est-elle de montrer son souci pour quiconque tente d'amadouer les neiges du Kilimandjaro ? À cette altitude, toute corruption de liens s'estompe-t-elle ? Est-il possible de croire sans trop de naïveté à l'harmonie entre humains, à la cohésion dans leurs différentes actions ? C'est peut-



Mythique sommet, plus haute montagne d'Afrique.

être ici, essentiellement ici et pas ailleurs, qu'on saurait qui donnerait sa vie pour celle d'un autre. Peut-être que la haute montagne, comme certains autres lieux désertiques, permet une certaine réponse à cette interrogation si fondamentale ?

À cinq heures du matin, nous décollons. Deux cents mètres et ça y est ! Mais chaque pas s'ajoute à l'essoufflement. Plusieurs fois par année, sur les pentes ultimes du Kilimandjaro, quelques trekkeurs y laissent leur peau. À ne pas oublier. Une pleine lune, magnifique, éclaire tant que nous n'avons pas à nous servir des lampes frontales. Personne n'a vraiment bien dormi : grand froid, innombrables sorties de tente pour les mictions ou simplement pour mieux respirer. À quelques pas du plateau sommital,

c'est le plein silence, grâce à l'absence de vent, grâce aussi à cette lune absolument éblouissante qui semble guider toutes les avancées. Le soleil naissant abrège l'épreuve du grand froid.

Nous devrions méditer sur la condition humaine, sur le fait de nous retrouver sur le toit d'un continent composé de centaines de millions d'êtres. Sommes-nous tout à coup au-dessus de tout et de tous, ou ne sommes-nous pas de simples poussières de cosmos, à la fois orgueilleux comme cela n'arriva jamais, mais tissés d'un orgueil fait de franche humilité devant la petitesse infinie ressentie au contact de tout ce ciel qui prend tant de place, jusque dans la tête qui tourne ? Pourquoi ne pas faire comme Babu Chiri le sherpa qui passa une vingtaine d'heures en



Embourbé sur la piste conduisant au Kilimandjaro.



solitaire à méditer au sommet de l'Everest? Le toit de l'Afrique est plutôt vaste. Plusieurs centaines de trekkeurs pourraient se tenir autour de la pancarte indiquant que le sommet a été atteint : 5 895 mètres!

Mais il faut redescendre. Il est prévu que nous prendrons un repas à 4 200 mètres. Deux mille mètres de dénivelée sur d'abruptes pentes, pénibles pour les genoux, pour le devant des tibias. Nous croisons une femme qui titube, fort mal en point, littéralement poussée par son guide et par son mari. Les yeux révulsés, la bouche difforme, elle n'a de toute évidence plus vraiment conscience de ce qui arrive.

Au campement, à 3 700 mètres, entre les arbres réapparus, boire et manger reprennent toute leur saveur.

Et puis, il y a l'accueil de ceux qui nous attendaient, le réconfort et les félicitations. *Tweelele! Tweelele!*

Boucane de cuisson et de feu de camp. Les Tanzaniens sont visiblement contents de bivouaquer. Quelques-uns songent sûrement à retourner au plus vite auprès des leurs. Mais, pour d'autres, la vie en montagne reste la vraie vie. Nous frissonnons devant le spectacle : coucher de soleil sur Kilimandjaro grandiose!

Les guides s'amuse. Leurs conversations sont-elles constellées de caribous, de traîneaux renversés, de clients, de voyageurs égarés, de femmes ravissantes, d'ennuis mécaniques, de sentiers pierreux, de troupes d'éléphants, de pistes suivies par des loups, de capelans qui roulent sous la pleine lune en



Piste pour les humains... et les animaux!

Rencontre entre porteurs et clients.



La savane à 3 500 mètres d'altitude.



Minganie ? Nous, d'Amérique, nous emmêlons tout, guides d'Afrique, de Grand Nord ou de Côte-Nord, guides de nos vies passées, de nos discussions à bas bruit dans le bonheur de la vie qui goûte puissamment bon.

Nous aimons le rapport des guides à leur rivière ou à leur montagne, des Inuits à leur toundra, des coupeurs d'arbres à leur forêt, des cueilleurs de champignons à leurs papilles gustatives, des descendeurs de rapides à leur folie propre, des adolescents à leur découverte d'eux-mêmes. L'Homme peut être terriblement orgueilleux, capable de s'inventer des préceptes qui lui commandent de dompter le monde, de le maîtriser à sa convenance. Fariboles ! L'Homme heureux n'est que morceau de glace, et bout de

terre humide, et motte d'humus, et roitelet fou de joie, et roc sommital. L'Homme dominateur n'est qu'un ver appelé à être happé par la première galaxie-merle venait à passer. Mais c'est cet orgueil démesuré qui, paradoxalement, le conduit à l'humilité la plus divine qui soit, de la Pesanteur vers la Grâce.

Toujours les mêmes regroupements autour de la nourriture, les paumes tendues au-dessus de la flamme. Toujours un guide plus timide que les autres, un peu en retrait, qui rit de bon cœur des blagues d'un beau parleur. Toujours les mêmes odeurs de bottes humides, de parkas défraîchis, de tuques mouillées. Toujours la même rengaine et l'appel du large, des grands vents et des sommets les plus inaccessibles. Une toile de tente bat au vent. Les tôles

Nuage lenticulaire coiffant le Kilimandjaro.



Entre les laves et les rocs.



En direction de la Tour de lave.



d'une cabane claquent sous la pluie battante.

Humanité swahilie, nord-côtière, acadienne et newfie, montagnaise et abitibienne, crie et gaspésienne, dans les portages et les sentiers balisés, dans les forêts de grands arbres incendiés par la lumière.

Humanité ladakhie, bouddhiste et musulmane, catholique et pentecôtiste, hindoue et animiste, athée et agnostique quand il s'agit de remercier la lune qui brille, pleine et rougeoyante alors que le soleil se tord en sombrant à l'horizon.

Humanité de trous d'eaux vives, de rivières traversées et de sommets visités. Si nous l'aimons, cette humanité, c'est que nous avons réussi notre vie. Cette tranche de mangue juteuse déposée au creux

de la main, nous l'avons méritée. En toute humanité, on nous l'a offerte avec simplicité.

Avant de quitter la Tanzanie, il nous reste à vivre un safari véritable, pendant plusieurs jours, en suivant des pistes parfois défoncées, en marchant dans le lit de rivières asséchées. Le mot safari nous trotte dans la tête depuis nos premières rêveries d'importance, comme si l'Afrique, d'abord, était considérée comme la terre des animaux, des gazelles nerveuses, des lions et des hyènes, des marabouts, des carcasses de buffle aux yeux vidés par les vautours. Près d'un étang, un héron fait le guet, le cou replié comme une vieille branche. Dans un lac glauque, l'« hippopool », des mastodontes nagent et plongent et s'ébattent dans tout ce qu'il y a de matières fétides.



Un peu plus loin, un troupeau de zèbres s'approche d'un point d'eau pour boire, rayant tout le paysage de haut en bas et de gauche à droite, sans savoir que derrière une haie d'arbustes, un lionceau apprend l'art de chasser. À quelques de mètres de là, une lionne sommeille.

Mais l'Afrique est plus que jamais tout « humaine ». Les parcs comme le Ngorongoro ou le Serengeti servent à protéger la flore et la faune de l'humanité qui essaime. Nous passons par le parc national du lac Manyara avant de pénétrer dans le Serengeti où nous camperons sous la tente. En route, nous croisons quelques membres des Hadzabé, dernière tribu des Bochimans nomades de Tanzanie. Ils se nourrissent encore exclusivement de chasse et de cueillette, dorment



La Tour de lave vue d'en bas et d'en haut.





Brouillard à 5 000 mètres.



le plus souvent à la belle étoile, se protégeant des bêtes en dressant des palissades d'épineux. Leur nourriture préférée est le babouin. Bien que de façon discrète, on a les payés pour qu'ils nous permettent d'entrer en contact avec eux. Ils se déplacent par petits groupes, s'exprimant dans une langue fort originale pleine de clics sonores. Un chasseur accepte que l'un de nous l'accompagne à la chasse. Bientôt, ils reviennent avec deux écureuils. Maigre dîner, mais tout de même, un dîner !

Plus tard, nous rencontrons quelques membres d'une autre tribu qui habitent, eux, dans des maisons au toit recouvert de végétation, ce qui permet de conserver un peu de fraîcheur à l'intérieur. Un forgeron, accroupi près d'un feu, fabrique



Juste avant les neiges du Kilimandjaro.

des bijoux de différentes couleurs, des bracelets pour les femmes et les enfants, de même que des pointes de flèche. Pour son travail, il ne s'aide que de quelques outils rudimentaires. Derrière lui, une femme utilise un estomac de vache comme soufflerie afin de garder avivée la flamme pour faire fondre le

métal recyclé, des pentures de porte, en l'occurrence.

Le Serengeti est immense. Nous n'en découvrons qu'une infime partie. Le soir, les singes sont nombreux à nous encercler. Ce qui les intéresse : les restes de cuisine. Les seuls individus à qui ont permis de circuler librement



dans le parc sont les Masaïs. Mais, pour survivre, comme bien d'autres, ils construisent souvent leur village près des routes où passent les touristes. À se demander s'ils ne cachent pas leur téléviseur sous des couvertures !

Le meilleur de l'Afrique, le plus digne, le plus jovial, le plus coloré, le plus festif, le plus riche, nous l'apercevons à notre retour à Arusha d'une des fenêtres de l'hôtel, à travers un petit carreau de vingt par vingt centimètres. Nous l'entendions de nos lits, malgré les bruits du trafic, malgré les sons rauques produits par les appareils de ventilation.

Il y a là une cabane rectangulaire faite de planches mal clouées, croches et mal dégrossies, au simple toit de tôle ondulée. Au-dessus de



Claudé Hamel.

Chantal Beaudoin.





Souvenir d'un glacier d'Afrique.



Neiges éternelles en train de fondre.



plusieurs rangées de bancs de bois et de chaises de parterre, on a tendu une large bâche faite de vieux plastique, déchirée en plusieurs endroits. Une église !

À l'intérieur, on joue de l'orgue. Des jeunes filles, des femmes plus âgées, des enfants, des hommes chantent, lançant tous azimuts des hymnes religieux. Une fille charroie une grosse chaudière d'eau. Dans l'église et tout autour, on tape des mains, on danse. Un gros canard, près d'un mur à moitié écroulé, plonge son bec dans une orange écrabouillée. Près d'une égoïne, on a abandonné un sac de moulée. Deux gamins, grimpés sur une clôture, ne semblent aucunement préoccupés par toute la cérémonie.

Afrique de chants, de souffrances, de travaux et d'espérances, malgré

la puanteur dégagée par les détritiques, malgré le vacarme et le chaos. Afrique d'humanité généreuse ! Se pourrait-il que nous nous trouvions à des milliards d'années-lumière de tout vide existentiel ? À l'hôtel, ce matin, un cafard cherchait à dévorer la confiture de bleuets déposée sur des rôties.

Afrique de ventres bombés dans les ruelles d'Arusha. Afrique envieuse de la richesse des autres, du pouvoir de se déplacer en avion pour admirer les neiges d'autres Kilimandjaro.

L'Africain du XXI^e siècle ne souhaite-t-il pas, au-delà des apparences, la liberté de vivre en paix, malgré toutes les insignifiances accolées à cette même liberté ?

Dans la rue, ça sent les vapeurs de diesel à plein nez. Nous croisons



des femmes habillées de longues robes bleues, comme si elles allaient au bal. Pourquoi les vieux Massaï transportent-ils constamment un bâton d'environ un mètre et demi tandis qu'ils marchent droit devant eux, d'un bon pas, comme s'ils savaient exactement où ils vont, plus que n'importe qui d'autre. Vêtus d'une simple couverture rouge agrafée sur l'épaule, ils avancent.

Lorsque nous passons devant l'échoppe de soudure, l'un des ouvriers nous reconnaît et nous salue. Un autre, une torche allumée à la main, penché sur une immense plaque d'acier, lève la tête et crie « *Jambo!* »

Y a-t-il en Afrique un Mozart ou un Jean-Sébastien Bach, un Schubert ou un Beethoven? Trente guides

et porteurs et cuisiniers chantaient leur victoire après avoir atteint le sommet du Kilimandjaro, au son de l'harmonica. Est-il nécessaire qu'il y ait un Hegel, un Schelling, un Nietzsche dans toute la corne de l'Afrique?

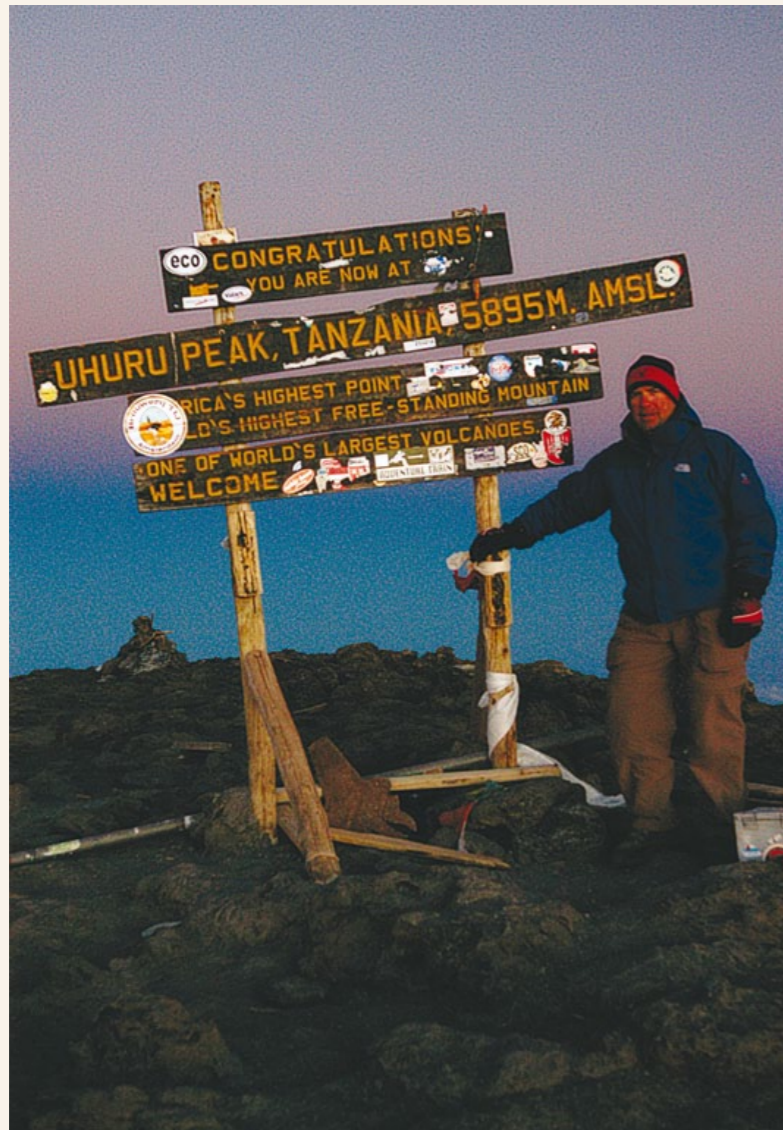
Dans Arusha, des joueurs de trompette et de saxophone sillonnent les rues. Samedi de mariages! Douce cacophonie dans l'indescriptible marée des promeneurs. Des jeunes filles en blanc, montées dans des bennes de camions, suivent les instrumentistes. Dans un parc, deux Massaï, leur sempiternel drapeau rouge vif lancé sur l'épaule, observent la fête sans y participer.

Y a-t-il un Wolfgang Pauli, un Heisenberg, un Einstein ou un Niels Bohr dans les villages encerclés

de troupeaux de rhinocéros et de buffles autour du Kilimandjaro? Y a-t-il certains dangers d'explosion avec tous ces volcans d'humanité, kalachnikovs en bandoulière et machettes au poing? Les frontières du Burundi, de la République du Congo ou du Darfour sont si proches. Y a-t-il des missiles sol-air et des bombes au napalm marqués China ou USA cachés dans des caves à Dar-es-Salam?

Nous repartons vers notre Amérique avec une image de l'Afrique digne dans le cœur. Poupée d'ébène, masque massaï, figurine en habits du dimanche, pour un mariage.

CARNETS DU KILIMANDJARO



Au sommet du Kilimandjaro, à l'aube. — Toute l'équipe au sommet. L'euphorie!



*Entre les arbres réapparus, boire et manger reprennent toute leur saveur.
La troupe au complet, Tanzaniens et Nord-Américains.*



Dans le lit d'une rivière asséchée.







Fiesta dans « l'hippopool »





Enfants de la tribu Hadzabé.





Au parc du Ngorongoro, seuls les Massaï ont le droit d'y faire boire leurs troupeaux.

Ibis.



Volée de flamants.



*Calao à joues d'argent
(Bycanistes brevis).*

Marabouts perchés.







Agame à tête orange (lézard arc-en-ciel)
(*Agama agama*).

Singe grivet (Cercopithecus aethios).
Petit babouin (Cynocephalus papio).
Singe grivet.







Dans un marché, à Arusha. — Scènes de la vie quotidienne.





Couchers de soleil sur le Serengeti.

Carnets du Kilimandjaro,
de Jean Désy, Claudé Hamel et Robert Hamer,
composé en Jenson corps 18,
a été mis en ligne
en janvier deux mil treize.